

LARGUEZ LES AMARRES !

LA NUIT FINISSAIT DE TOMBER sur Sabratha lorsque l'un des geôliers pénétra dans l'entrepôt. Le soleil s'était retiré d'un coup, cédant la place à un ciel d'encre d'où émergeaient un croissant de lune pâlotte et les premières étoiles du désert limitrophe. L'homme tenait à la main une lampe torche allumée qu'il braqua sur la masse des corps enchevêtrés dans une poignante pagaille, à même le sol en béton brut ou, pour les plus chanceux, sur des nattes éparpillées çà et là. En dépit de la chaleur caniculaire à l'intérieur du bâtiment, les filles s'étaient repliées les unes contre les autres au seul bruit de la clé dans la serrure. Comme si elles avaient voulu se protéger d'un danger qui ne pouvait venir que du dehors. Une odeur nauséuse d'eau de Cologne se précipita pour se mêler aux relents de renfermé. Le maton balaya les visages déformés par les brimades et les privations quotidiennes, avant de figer la lumière sur l'un d'eux, le crispant de terreur. Le hangar résonna d'un « *You. Out!* », accompagné d'un geste impérieux de l'index. La fille désignée s'empressa de ramasser sa prostration et le balluchon avec ses maigres affaires dedans, comme ça lui avait été demandé, de peur d'être relevée à coups de rangers dans les côtes.

En temps normal, le geôlier, le même ou un autre, en choisissait trois ou quatre qu'il ramènerait une poignée d'heures plus tard, quelquefois au bout de la journée, les propulsant tels des sacs de merde au milieu des autres recroquevillées par terre. La plupart trouvaient refuge dans un coin de la pièce, murées dans leur douleur ou blotties dans les bras de qui avait encore un peu de compassion à partager. D'aucunes laissaient échapper des sanglots étouffés, qui ne duraient guère, par pudeur ou par dignité. Toutes savaient l'enfer que les « revenantes » avaient vécu entre le moment où elles avaient été arrachées de l'entrepôt et celui où elles rejoignaient le groupe. Même les dernières arrivées étaient au courant, les anciennes les avaient mises au parfum. Au besoin, l'état de leurs camarades d'infortune, se tenant le bas-ventre d'une main, les fesses de l'autre, le visage tuméfié parfois, suffisait à leur donner une idée de ce qui les attendait au prochain tour de clé.

Ce soir-là, le surveillant en désigna beaucoup plus que d'habitude, les houspillant et les bousculant pour accélérer la sortie de la pièce. « *Move! Move!* Prenez vos affaires. Allez, bougez-vous le cul. » Dieu seul sait selon quel critère il les choisissait, tant l'évacuation se passait dans la hâte. Le hasard voulut que Semhar et Chochana en fassent partie. Ces deux-là ne se quittaient plus, sinon pour aller aux toilettes ou lorsque le geôlier avait décidé, un jour, d'en lever une et pas l'autre. N'était la différence de physiologie et d'origine – Semhar était une petite Érythréenne sèche ; Chochana, une Nigériane de forte corpulence –, on aurait dit un bébé koala et sa mère. Elles dormaient collées l'une à l'autre. Partageaient le peu qu'on leur servait à manger. Échangeaient des mots de réconfort et d'espoir, dans un

anglais assez fluide pour Semhar, bien que ce ne soit pas sa langue maternelle. Priaient, chacune, dans une langue mystérieuse pour l'autre. Et fredonnaient des chansons connues d'elles seules. « Quoi qu'il se passe, pensa Semhar, au moins on sera ensemble. »

Au total, une soixantaine de filles se retrouvèrent à l'extérieur, agglutinées dans le noir, attendant les ordres du cerbère. Elles savaient d'instinct ou par oui-dire que ça n'aurait servi à rien de tenter de fuir. Lors même qu'elles auraient réussi à échapper à la vigilance de leurs bourreaux, où auraient-elles pu aller ? Le hangar où elles étaient retenues se trouvait à des kilomètres de l'agglomération urbaine la plus proche. À un quart d'heure de marche d'une piste en terre battue, où ne semblaient s'aventurer que les 4 × 4 des matons et les pick-up qui avaient servi à les transporter dans cette bâtisse aux murs décrépités, oubliée du ciel et des hommes. Les seuls bruits de moteur qu'elles aient entendus jusque-là. Aucune chance de tomber sur une âme charitable qui se serait hasardée à leur porter secours.

Les plus téméraires l'avaient payé au prix fort, peut-être même de leur vie. Personne n'avait plus eu de nouvelles de ces têtes brûlées. À moins qu'elles n'aient touché enfin au but. Qui sait ! Dieu est grand. *Elohim HaGadol*. Peut-être étaient-elles parvenues au bout de leur pérégrination, sur une terre où coulent le lait et le miel. Après avoir arpenté les routes du continent des mois, voire des années durant. Affronté vents et marées, forêts, déserts et catastrophes divers. Tout ça pour atterrir dans ce foutu pays qu'elles n'avaient pas choisi. Dans ce bagne qui ne disait pas son nom, où elles étaient gardées en otage. Soumises à

toutes sortes de travaux forcés. Complices, malgré elles, du rançonnement des proches restés derrière. Dans l'attente d'une traversée qui dépendait de l'humeur des passeurs.

Les filles restaient sagement groupées, osant à peine respirer, avant que d'autres lampes torches ne viennent trouer l'obscurité et révéler la présence de trois hommes armés autour d'elles. Quelques minutes d'attente supplémentaires, et l'ordre d'avancer tomba des lèvres du maton : « *Move!* » Toujours dans cet anglais aussi sec qu'un coup de trique sur l'échine d'une esclave, suivi d'une injonction vociférée en arabe : « *Yallab! Yallab!* » Une centaine de mètres plus loin, elles furent poussées vers la benne de deux pick-up alignés côte à côte. Le panneau arrière était déjà ouvert, en vue de fluidifier l'embarquement. Malgré la cohue, Chochana et Semhar réussirent à monter dans le même véhicule. Elles n'avaient pas fini de s'installer qu'une forte détonation tétanisa le groupe, laissant croire qu'on avait tiré dans le dos d'une fuyarde. L'un des passeurs venait en fait de refermer avec fracas le hayon derrière elles. Une fois les filles bien tassées, serrées à ne pouvoir bouger un orteil, le géôlier prit place à l'avant de l'un des pick-up, à côté du conducteur enturbanné, tandis que les deux autres larrons se glissaient dans le second. Il passa la main à travers la fenêtre et tapa le flanc de la voiture pour donner le signal de départ. Les chauffeurs démarrèrent sur les chapeaux de roue. Ils roulèrent une demi-heure, pied au plancher, tous phares éteints, avant d'atteindre la mer dont Semhar et Chochana devinèrent la présence à l'odeur d'abord, puis au bruit ondulant du ressac. Elles ne savaient ni quelle heure ni quel jour on était.

Plus tôt dans la journée, à soixante-dix kilomètres de là, dans l'ancien quartier italien de Tripoli, des minibus climatisés, d'une vingtaine de places chacun, patientaient devant l'entrée d'un hôtel trois étoiles, gardée par un portier débonnaire en uniforme. Des éclats de voix précédèrent l'arrivée d'un groupe d'enfants virevoltants qui se chahutaient dans un dialecte arabe assez distinct du libyen. Des adultes habillés avec élégance les suivaient de près. Ils traînaient derrière eux une valise à roulettes qu'ils laissèrent près du véhicule qui leur avait été désigné, afin que le portier la range dans le coffre. Les hommes ouvraient la marche, des iPhone vissés à l'oreille. Les femmes arboraient des sacs à main de marque, d'où elles sortaient tantôt un petit miroir qui les aidait à replacer une mèche de cheveux, tantôt un bâton de rouge à lèvres, quand ce n'était pas leur propre téléphone, sur lequel elles pianotaient avec des doigts soigneusement manucurés. Par moments, elles en retiraient un bonbon ou un gâteau qu'elles tendaient à un gamin venu se ravitailler en coup de vent, avant de sonner enfin le rappel et de prendre place à bord d'un des minibus aux vitres teintées.

Dima, son mari Hakim et leurs deux filles furent parmi les premiers à s'installer à bord. Leur contact les avait prévenus la veille que le grand départ serait pour le lendemain. « Cette fois, c'est sûr ? Pas d'entourloupe ? » avait interrogé Dima. – Sur le Coran de La Mecque, avait répondu le gars, confiant. » On était le 16 juillet 2014. Cela faisait un mois qu'ils attendaient. Les filles n'avaient pas arrêté de lui demander quand est-ce qu'ils partaient en Europe, sans que Dima puisse leur apporter une réponse convaincante. Elle avait épuisé toutes les explications crédibles au point de s'en remettre à des formules comme : « Dans deux jours,

*Inch'Allah, roubi.* » En espérant que, d'ici là, elles auraient oublié. Un jour, son aînée Hana, excédée, lui dit visiblement Allah voulait que la famille reste confinée dans cet hôtel, à dormir à quatre dans la même chambre ; elle, sans ses copines, partageant un lit avec sa cadette Shayma, alors qu'à la maison chacune avait la sienne. « Arrête de blasphémer ! avait crié Dima. Que je ne t'y reprenne plus. Sinon, gare à tes fesses. » Puis elle avait ajouté : « Les voies d'Allah sont impénétrables. Lui seul sait ce qu'Il souhaite pour nous autres mortels. » Elle était consciente d'avoir maillé son impuissance en colère. Avait-elle le choix ? Aussi, lorsque le type était venu leur annoncer qu'ils s'en allaient le lendemain, elle n'avait pu retenir des larmes de joie après le départ de celui-ci.

Elle n'en pouvait plus de vivre terrés à quatre dans cette pièce unique de dix-huit mètres carrés. La première semaine passée, elle en avait eu sa claque de jouer aux faux touristes dans Tripoli et ses environs. Ce n'était pas la raison de sa présence dans la capitale libyenne. Elle en avait assez de la citadelle Saint-Gilles, du Clock Tower, du souk Al-Harajb, du hammam Ezzedine, des mille et une mosquées (qu'Allah, dans Sa miséricorde, lui pardonne) de la ville. Assez de fréquenter – tout au moins de faire semblant – des gens auxquels elle n'aurait même pas offert le bonjour à Alep. D'aller prendre le thé, voire de dîner avec eux, s'efforçant de sourire. « On est tous dans le même bateau, non ? disait Hakim pour faire passer la pilule. Et puis, ce sont des compatriotes. – Et alors ? » Assez des étreintes en catimini pendant que les enfants dormaient, elle qui aimait s'envoyer en l'air dans les règles de l'art. Cette étape était prévue pour durer trois jours, une semaine tout au plus. Cela faisait un

mois qu'ils moisissaient dans cette pièce miteuse. À force, ils finiraient par devenir des champignons. Elle fut à deux doigts de craquer. D'envoyer tout valdinguer et de rentrer en Syrie. Advienne que pourra ! Et puis, le type leur avait annoncé qu'ils partaient. Enfin.

Cette nuit-là, Dima eut du mal à fermer l'œil. Elle n'avait pas arrêté de penser à tout ce qu'elle avait laissé derrière elle : sa famille, ses amies, son pays, un emploi sûr. En quittant Tripoli, la deuxième étape de leur voyage vers l'inconnu, elle mettrait encore plus de distance entre elle et la terre natale. C'était comme franchir le point de non-retour. Sans savoir s'ils seraient bien accueillis là-bas. S'ils obtiendraient le statut de réfugiés qui leur permettrait de tourner la page. Elle allait devoir apprendre une langue nouvelle, d'autres modes de vie, d'autres codes. S'adapter à d'autres paysages. Habituer son palais à d'autres nourritures qui n'égaleraient jamais, elle le savait déjà, la gastronomie syrienne. Si, à la sortie de toutes ces péripéties, ils réussissaient à passer en Angleterre, la potion lui paraîtrait moins amère. Ce serait aussi une chance pour les filles : « L'anglais, ça sert partout. »

Pour l'heure, tout ce dont elle était sûre, c'est que le bateau les amènerait à Lampedusa. Ce grain de sable abandonné, trois cents kilomètres plus loin, au milieu de la Méditerranée, c'est déjà l'Italie, paraît-il. Dima avait regardé sur Google Maps, l'île se situait à hauteur de la Tunisie, plus au sud que bien des villes d'Afrique du Nord. À en croire leur contact, la traversée ne dépasserait pas la nuit et une partie de la matinée suivante. Peut-être moins si les prévisions maritimes tenaient leurs promesses. En un mois, elle avait appris à se méfier de ce zèbre. Espérons que la

Méditerranée soit plus fiable. Elle n'avait jamais pris de bateau de sa vie, elle qui était née loin de la mer. Hakim lui avait promis une semaine de villégiature au bord des plages de sable doré de Lattaquié, avec croisière-dîner tous les soirs, pour leurs dix ans de mariage.

Mais la guerre s'était invitée à Alep trois mois plus tôt, et ils eurent d'autres priorités, dont l'apprentissage difficile de la survie au quotidien. Jusqu'à la décision de partir se réfugier chez son frère, à Damas, et à celle, inimaginable il y a peu encore, de rejoindre l'Europe par des voies clandestines... Elle avait gambergé des nuits entières. À tout hasard, elle avait glissé des cachets contre le mal de mer dans son sac à main. Elle ne savait pas comment son estomac ni celui des filles réagiraient. Puis le jour était arrivé, qui s'étira à n'en plus pouvoir. Chaque heure paraissait une semaine. Avant le coup de fil tant attendu qui leur demanda de descendre, sans oublier de solder les comptes à l'accueil : des bus les attendaient devant l'hôtel.

Après avoir mis pied à terre et émergé du chamboulement de la route, Semhar et Chochana comprirent vraiment. Elles avaient d'abord cru à un changement de lieu, comme c'était déjà arrivé. Des filles étaient passées par Tripoli, Zouara ou une autre ville libyenne, avant d'échouer à l'entrepôt. Ce n'était pas non plus une mauvaise blague de leurs bourreaux. Elles partaient pour de bon. Le grand jour était arrivé. Ce pourquoi elles avaient tant payé, au sens propre comme au sens figuré. Enduré tant d'atrocités et de privations. Connu tant de mésaventures. Elles eurent à peine le temps de savourer qu'elles étaient pressées vers des zodiacs chargés à ras bord, qui n'attendirent pas moins

l'embarquement d'autres voyageurs arrivés en minibus pour s'élancer vers le large. Trente à quarante minutes plus loin, le canot des deux amies accostait contre le flanc d'un bateau. Dans le noir, celui-ci leur sembla gigantesque, donc sûr. Ce fut la première pensée de Chochana. Semhar en eut une tout autre : l'odeur de la Méditerranée lui parut moins âpre, plus éthérée que celle de la mer Rouge.

Quand vint leur tour de se hisser à bord, elles restèrent suspendues à l'échelle de corde, barrées par une dame arabe peu soucieuse du flux des passagers derrière elle. La patience de Chochana avait des limites, l'arrivée providentielle d'un passeur mit fin au début d'altercation qui menaçait d'enfler. Le pont était éclairé d'une faible lueur tombée du ciel. Trois gaillards orientèrent les deux copines vers la cale, où elles descendirent à l'aide d'une échelle. Une grande quantité de personnes s'y trouvaient déjà, à en juger par la difficulté qu'elles eurent à se frayer un chemin dans le tas. « Bienvenue parmi les "calais" », plaisanta, en français, une voix dans l'obscurité. Pendant toute la manœuvre, Semhar et Chochana ne s'étaient pas lâché la main, agrippées l'une à l'autre tels des naufragés à une bouée de sauvetage. Au bout de quelques minutes, elles entendirent d'autres zodiacs s'arrêter près de la coque du chalutier, puis des bruits de pas sur le pont au-dessus de leurs têtes.

Hana et Shayma étaient trop heureuses de partir enfin à l'aventure. L'attente leur avait paru interminable. Elles suivirent, tout excitées, les parents qui cherchaient un endroit où s'installer parmi les passagers entassés sur le pont. Hakim ouvrait le chemin, Dima le fermait. Leur père trouva un

espace peu confortable où ils s'assirent à même le plancher, près de la rambarde. Ça faciliterait l'opération au cas où l'un d'eux aurait envie de vomir. C'était loin de la croisière dont rêvait Dima. Mais c'était le prix à payer pour fuir la guerre et ses cauchemars. Et puis, la traversée ne durerait pas longtemps. Moins en tout cas que les semaines passées sous les bombardements, acculés entre les tirs croisés de factions ennemies. Sous les bras, deux valises dans lesquelles tenait toute leur vie. Dima peinait à voir le visage des autres passagers dans le clair-obscur. Pourvu qu'ils ne soient pas installés à côté de gens bizarres, comme les deux *zenjiyat*, ces négresses effrontées, avec lesquelles elle s'était pris le chou à l'embarquement.

Le bruit du moteur se fit entendre dans une forte odeur de gasoil et des borborygmes assourdissants, déchirant la nuit qui enveloppait maintenant tout l'entour. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'on ne sente le chalutier se mouvoir pour de bon. Au fond de la cale, Chochana et Semhar ressentirent elles aussi le mouvement. « Merci, mon Dieu », « *Baroukh Hachem* », firent-elles en écho dans leur for intérieur. Elles se serrèrent les mains à en avoir mal aux phalanges. Pareilles à des enfants qui chercheraient à se rassurer dans le noir. Semhar accompagna ses mots d'un rapide et discret signe de la croix. Chochana respira un grand coup, parée à affronter l'obscurité dense de la cale.

Sur le pont, serrée entre sa famille, les autres voyageurs et la rambarde, Dima balbutia : « *Shukran ya Rabbi.* » Une brise légère vint à sa rencontre, embuant ses yeux de larmes à la fois de soulagement et d'espoir.

#### CHOCHANA

*Où une terrible siccité frappa le village natal de Chochana, pareille aux dix plaies que Hachem infligea à l'Égypte pour obliger le Pharaon à libérer les enfants d'Israël. Elle assécha le fleuve, rendit stérile la terre, décima les troupeaux, avant de larguer la jeunesse sur toutes les routes de la Méditerranée.*